



HAL
open science

Guerre

Christophe Luzi

► **To cite this version:**

Christophe Luzi. Guerre. Honoré Champion. Dictionnaire Claude Simon, pp.430-434, 2013, “ Dictionnaires et Références ”. <hal-01682737>

HAL Id: hal-01682737

<https://hal.science/hal-01682737v1>

Submitted on 28 Apr 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

GUERRE

Claude Simon, lorsqu'il en définit la nature, situe la guerre au cœur des nécessités humaines. Celle-ci est appréhendée comme un besoin fondamental qui échappe à l'activité inhibitrice de la raison ou du jugement éthique et se place sous le signe instinctuel. Le débat immémorial interrogé en arrière-plan, renvoie à une réalité anthropologique irréductible. La guerre se confond avec l'homme. Elle est ce qui l'anime naturellement et tient à ses qualités intrinsèques.

« La guerre m'intéressait [...] parce que je voulais essayer de comprendre cette occupation si importante et pour ainsi dire essentielle en ce sens qu'elle rentre dans les trois ou quatre besoins fondamentaux comme coucher avec des femmes, manger, parler, procréer, pour lesquels les hommes sont faits et dont ils ne peuvent se passer » (cf. Lucien Dällenbach, p. 200).

A l'image du berceau méditerranéen, son site se trouve dans le fond commun de l'espèce, « cette mer, cette vieille mare, cette antique matrice, ce creuset originel » (*La Route des Flandres*, p. 200). Ainsi la guerre constitue-t-elle un exutoire inéluctable au *thanatos*, que Claude Simon nomme « ce permanent et inépuisable stock ou plutôt réservoir ou plutôt principe de toute violence et de toute passion » (*Ibid.*, p. 265). Il serait toutefois abusif de faire de la guerre le moteur des destinées collectives. La violence des conflits « semble errer imbécile désœuvré et sans but à la surface de la terre comme ces vents ces typhons sans autre objet qu'une aveugle et nulle fureur secouant sauvagement et au hasard ce qu'ils rencontrent sur leur chemin » (*Idem*). Jamais elle ne trace de voie au devenir historique. Une idée chère à Claude Simon, qu'il tire de l'expérience d'une vie, est la non-signification de la violence, de la souffrance et de la mort du monde. Le constat est repris et amplifié dans le *Discours de Stockholm*, où il se trouve étayé par l'expérience de la Seconde Guerre Mondiale ainsi que par l'aveu d'une impossibilité à accorder un sens à « tout cela ». Puisque l'être du monde est hasard, et qu'il naît des coups de roue imprimés par Fortune, *a fortiori* il ne peut être attribué de sens aux conflits humains. Aux membres de l'Académie royale suédoise, il déclare :

« Je suis maintenant un vieil homme, et comme beaucoup d'habitants de notre vieille Europe, la première partie de ma vie a été assez mouvementée : j'ai été témoin d'une révolution, j'ai fait la guerre dans des conditions particulièrement meurtrières [...], j'ai été fait prisonnier, j'ai connu la faim, le travail physique jusqu'à l'épuisement, je me suis évadé, j'ai été gravement malade, plusieurs fois au bord de la mort, violente ou naturelle, [...] et cependant je n'ai jamais encore à soixante-douze ans, découvert de sens à tout cela, si ce n'est comme l'a dit, je crois, Barthes après Shakespeare, que « si le monde signifie quelque chose, c'est qu'il ne signifie rien » sauf qu'il est » (*Discours de Stockholm*, p. 24).

L'agressivité originelle latente, la barbarie des commencements et ses potentialités destructrices ne font aucune concession à l'amélioration et aux avancées de la conscience morale. La preuve patente de cette faillite est l'échec du savoir livresque. L'exemple à

valeur de preuve du bombardement de la bibliothèque de Leipzig permet d'induire l'impuissance du livre en tant que moyen de persuasion, qu'outil conatif :

« si le contenu de milliers de bouquins de cette irremplaçable bibliothèque [a] été précisément impuissant à empêcher que se produisent des choses comme le bombardement qui l'a détruite, [Georges ne voit] pas très bien quelle perte représent[e] pour l'humanité la disparition [...] de ces milliers de bouquins et de papelards manifestement dépourvus de la moindre utilité » (*La Route des Flandres*, p. 205).

Le protagoniste O., fort des connaissances « inculqué[es] par les livres » (*Les Géorgiques*, p. 345), se trouve « projeté [...] dans quelque chose à quoi ne l'ont préparé ni les livres ni ce qu'il a pu apprendre par lui-même au cours de ses successives expériences, [...] un monde où la prédation la violence et le meurtre sont installés depuis toujours » (*Ibid.*, p. 318). Quant à Georges, il reconduit au cours d'un dialogue avec Blum la distinction entre culture et expérience. Celui à qui il est reproché d'avoir « lu trop de livres » et de parler « comme un livre » (*La Route des Flandres*, p. 202) se rend à l'évidence de l'incompatibilité entre la réalité de la guerre vécue et les compétences nées de leurs théories pernicieuses. Ces dernières subissent une inversion par antiphrase dans un discours qui rappelle ironiquement que la lecture est un prétendu moyen d'accéder au « bonheur de l'humanité » (*Ibid.*, p. 203).

C'est en ces termes que peut être exprimée la défaite d'une culture « prise à parti au nom de l'expérience »⁸⁴¹ et qui, face à la guerre, rend tout ouvrage aussi inefficace que le sabre du capitaine De Reixach contre les balles. Ce dernier figure dans *La Route des Flandres*, le savoir militaire empirique qui pousse à diriger aveuglément un bataillon vers la mort. De Reixach est invulnérable parce qu'il a atteint « cet état supérieur auquel, croyait-il, on pouvait accéder par la lecture indigeste de vingt-cinq tomes... » (*La Route des Flandres*, p. 178).

La guerre n'accorde aucune valeur à la vie humaine, pas plus qu'à sa dépouille mortelle. Le droit au respect du cadavre est bafoué, quelle que soit la hiérarchie militaire. En dépit du grade laborieusement conquis et malgré « les privilèges du savoir » (*L'Acacia*, p. 70), le capitaine de quarante ans est « abandonné sans sépulture à l'endroit même où il gisait » (*Ibid.*, p. 325), adossé à un arbre. Ailleurs, les simples soldats s'amoncellent en ces « tas informes, plus ou moins souillés de boue et de sang » (*Ibid.*, p. 327) que sont les charniers du front d'Aragon, indifféremment abandonnés aux charognes, à la vermine et à la décomposition.

Par sa démesure, la guerre est aussi une violence à la fécondité, elle est l'absence de progéniture. La recherche du disparu par la veuve de *L'Acacia*, accompagnée des deux sœurs, Marie et Eugénie, et de l'enfant lie subtilement par une infécondité commune, les fruits de la Terre, de la Mère et de la Nation. « Les champs que depuis cinq ans aucune charrue n'[a] retournés » (*Ibid.*, p. 11 sq.) et « les terres vouées à l'infertilité » (*Idem*), de

⁸⁴¹. Lucien DÄLLENBACH, *op. cit.*, p. 12.

même que « l'implacable errance » (*Idem*) de la mère au visage bourbonien suivie de ses belles sœurs – celles-ci sont *vierges* – dont les recherches de village allemand en village allemand restent longtemps infructueuses, mais aussi le sentiment patriotique qui conduit à la mort trois cent mille soldats, tout converge vers l'interprétation de l'excès humain comme une stérilité. *Atropos*, la dernière Parque vierge, accomplit le geste fatal « au crépuscule d'un monde qui allait mourir » (*La Route des Flandres*, p. 108).

Autre aspect caractéristique, la violence cesse d'être émouvante ou exemplaire pour devenir fastidieuse, itérative. Le combat se dégrade en une machine foraine de la tuerie, comme l'indique la métaphore mécaniste.

« La file des petits cavaliers [avance], leurs montures cachées jusqu'au ventre par une ondulation du terrain, [...] immobiles, entraînées par quelque mécanisme, comme ces silhouettes découpées dans du zinc et montées sur rail, qui défilent en oscillant faiblement dans les baraques de tirs forains » (*L'Acacia*, p. 47).

La guerre perd toute commune mesure avec la tragédie. La mort violente n'est plus le destin exceptionnel d'une élite guerrière portée aux nues de l'Empyrée, « une sorte de club réservé [explique le brigadier], un cercle privé [...] au milieu de tout le beau monde [qui attend pour vous] remettre la croix des braves » (*Ibid.*, p. 302). Elle ne constitue plus « l'instant paroxystique » de la destinée mais une trivialité, le lot ordinaire d'un grand nombre sans aucune gloire individuelle. Étant donné que la levée se fait en masse, il n'existe pas de distinction ethnique ou identitaire. Tous les appelés vont « au même endroit, au casse-pipe » (*Ibid.*, p. 167). La guerre signifie une perte excessive de l'identité patronymique, et plus profondément de « l'identité essentielle » (Monique Canto-Sperber, p. 691) des individus.

« Pour là où [ils sont envoyés], Lévy, Isaac, Abraham, Blum, Macaroni, ou Mohamed, c'est pareil ; [ils sont] bons comme la romaine » (*L'Acacia*, p. 229).

L'exemple du dialogue entre Georges et Blum est particulièrement édifiant à l'égard du discrédit des valeurs guerrières. Celles-ci sont d'autant moins prégnantes que l'évidence d'une mort immédiate et sans honneur prédomine. La devinette enfantine devient le moyen ironique de se jouer de « la certitude de crever » dans un dernier sursaut de liberté :

« Si tu dois mourir, retiens-toi au moins un peu. Que ça en vaille la peine. Qu'ils puissent au moins te donner une décoration [une fois mort].

Bon à ton avis qu'est-ce qui vaut le plus cher, la peau d'un cheval ou la peau d'un soldat [...]

J'ai l'impression qu'en ce moment le kilo de cheval vaut plus cher que le kilo de soldat » (*La Route des Flandres*, p. 121).

La chute du paradigme de la Nation et de ses corrélats est aussi présente au sein de l'allégorisme simonien. Dans *L'Acacia* par exemple, la carte postale que la femme au visage bourbonien laisse involontairement tomber de son sac devient un symbole de la défaite et de la chute des convictions patriotiques. On y trouve représenté

« en sépia sur un fond marron un canon de 75 en position de tir auprès duquel se trouvait un soldat coiffé d'un képi, [...] un genou à terre, une main en visière, l'autre tendue, l'index en avant, dans la direction où la canon était lui-même pointé. Dans le coin gauche et un peu en arrière du canon apparaissait dans un halo clair le visage souriant d'une femme blonde au-dessus d'un bouquet de roses. Calligraphiés en grandes lettres blanches dans la partie supérieure de la carte, on pouvait lire les mots : ON LES AURA suivis d'un point d'exclamation » (*L'Acacia*, p.17-18).

La compréhension des conflits contemporains exige une démythification de la notion d'ordre et de mesure dans la guerre. L'ancien respect se perd, et avec lui la faculté du *respicere* à pouvoir regarder derrière soi, trouver des précédents, et donc légitimer l'inhumanité des faits présents. La tâche retenue par l'écriture simonienne est d'exprimer l'inouï, l'inédit, la nouveauté de cette guerre en même temps que la cruauté immémoriale – et ineffable – qui la caractérise.

Bibliographie : Claude Simon, *Discours de Stockholm*, Minuit, 1986 ; *L'Acacia*, Paris, Minuit, 1989 ; *La Corde raide*, Paris, Minuit, 1947 ; *La Route des Flandres*, Paris, Minuit, 1960 ; *Les Géorgiques*, Paris, Minuit, 1981. Monique Canto-Sperber, *Dictionnaire d'éthique et de morale*, Paris, PUF, « Grands Dictionnaires », 2001. Lucien Dällenbach, *Claude Simon*, « Les contemporains », Seuil, 1988. Alain Poirson, « Un homme traversé par le travail », *La Nouvelle critique*, n° 105, juin-juillet 1977.

Voir : batailles, cavaliers, Deuxième Guerre Mondiale, guerre d'Espagne, guerres, guerriers, héroïsme, Histoire, histoire

Christophe Luzi